

Meurtre à rebours II



Premières et dernières pages
signées par
Martin Gravel

Avec la collaboration et la complicité de
Sophie Martin
Nathalie Bourgeois
Danielle Aubut

XVI^e course à relais — Hiver 2022
Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)

F I N

Il ne me reste qu'à attendre... Attendre que les policiers arrivent ou bien que les pilules fassent effet. Je n'aime pas attendre mais étrangement, c'est moins pire que toutes les autres fois. Ça sera bientôt fini.

Je m'étouffe... Je viens de gober beaucoup trop de pilules d'un seul coup. Autant qu'il en faudrait pour tuer un petit cheval. En m'étouffant, j'échappe le flacon qui résonne légèrement sur le plancher de ciment, les pilules restantes roulent tranquillement dans tous les sens. C'est une douce musique, finalement... de la douceur... un peu. Le flacon et les pilules resteront là, il serait stupide de vouloir mettre de l'ordre dans ce chaos. C'est trop tard.

Je constate l'ampleur du dégât. Il y a tant de sang, c'est surprenant. Je suis étonné de constater que je suis surpris... que ce soit la seule émotion qui m'habite en ce moment... l'étonnement. C'est probablement le manque de choix qui me rend si affable. Ça ne peut pas bien se terminer. En un sens, c'est déjà terminé. Il ne me reste qu'un choix. En finir moi-même ou me faire prendre. Je décide que si je me fais prendre, ce sera par manque de temps d'en finir moi-même. Dans ma poche, je touche le flacon. C'est le temps.

Je me réveille. J'étais *out* combien de temps ? Je n'ai pas de réponse. Rien n'a bougé. Rien ne peut bouger. Ai-je dormi ? Comment aurais-je pu dormir ? Je regarde autour.

Tranquillement je me calme, je recommence à respirer, les battements de mon cœur ralentissent. Un son de métal qui résonne, un couteau échappé. Ce son est à mes pieds, je baisse les yeux pour me rendre compte que le couteau est à mes pieds. C'est moi qui l'ai échappé... ou l'ai-je laissé tomber ? Tranquillement je reprends mes sens. En relevant les yeux, mon regard croise mes mains. Mes mains sont pleines de sang. Mes mains sont pleines de sang qui n'est pas le mien. Mon sang n'a pas cette odeur, mon sang n'a pas cette couleur. Je regarde autour et je le vois. Je vois ce qu'il en reste. Il est mort. Toute bonne chose a une fin... J'imagine donc qu'il en est de même pour les mauvaises, aussi. Une odeur incroyable se fraie un chemin à mes narines, un mélange de carcasse mouillée, de merde et autre. C'en est trop, tout devient noir.

Je frappe et je frappe, un coup sur deux, deux coups sur trois je rate la cible. Mais quand je frappe et que j'atteins la cible, je le sens, le son, le choc et l'interruption de mon mouvement. Je fais du mal, je le sais. J'ai moi-même très mal. Je tiens le couteau beaucoup trop fort, tous les muscles de mon corps sont crispés et j'oublie de respirer, longtemps. Je n'en peux plus. Je frappe dans le vide depuis un bon moment, je décide d'arrêter.

Il est maintenant dos à moi. Il est plus grand mais comme il ne sait pas que je suis là, j'ai l'avantage. Je ne me sens pas bien. Je n'ai jamais fait ça. Le peu que je connais de poignarder quelqu'un, c'est de bien tenir le couteau, car si la lame frappe un os, on dit que la lame s'arrêtera mais que la main, elle, va continuer son mouvement... coupant la main au passage. C'est un boucher qui m'a dit ça, je

crois... ou un reportage sur les armes médiévales. Oui, c'est un reportage sur les armes médiévales, car ça expliquait pourquoi les dagues avaient une poignée avec des bouts où la main venait s'accoter pour éviter que la main ne glisse sur la lame. Ce n'est pas une dague que je tiens, je ne sais pas si je vais me couper. Ce que je sais, c'est que je vais tenir mon couteau si fort qu'il ne m'échappera pas. Et je frapperai si souvent qu'il n'a aucune chance de survivre à mon attaque. J'attaque.

C'est la bonne porte. Elle n'est pas barrée. J'entre facilement. Lentement, comme dans les films, je me glisse à l'intérieur de l'atelier. Je longe les murs afin de ne pas me faire repérer. C'est un atelier assez vaste. Très peu encombré. Je n'ai pas beaucoup de place pour me cacher. Je reste dans l'ombre et j'avance tranquillement. Soudain, je l'entends. Soudain, je le vois. Je me dirige pour être derrière lui. Ce sera dans son dos que je l'attaquerai. Je manque de courage en effet. Je ne veux pas combattre. Je veux le tuer. Je dois mettre toutes les chances de mon côté.

J'arrive à l'atelier.

À une journée précise, à une heure encore plus.

Deuxième partie – *Sophie Martin*

Le 11 du 11 à 11 h 11. Je dois être là exactement à 11 h 11. Pour moi, la symbolique revêt une énorme importance. Heure miroir, date miroir. On dit qu'à 11 h 11, les anges entrent en communication avec nous pour nous dire de persévérer. Chers anges, soyez vils et laissez-moi aller jusqu'au bout de ma folie. Tenez ma main, bien haut et bien fort. Le sang giclera le 11 du 11. Jour du Souvenir. On s'en souviendra.

Mes pensées sont confuses. J'ai trouvé la victime, l'arme, le lieu, mais je ne sais pas quand agir. J'ai besoin d'une date qui résonnera profondément en moi. Je veux laisser un souvenir indélébile dans la mémoire des gens. Je veux spolieur une date à tout jamais. Qu'on ne la voie plus jamais de la même façon. Oh, je sais ! Je sais, je sais, je sais !

De tous les endroits qu'il fréquente, l'atelier est le moins surveillé. Quand il y va, seuls quelques membres de son entourage le suivent. Il leur a toujours bien dit que pour créer, pour se laisser aller, pour toucher à sa magie, il a besoin de solitude. Mes activités d'espionnage sur l'atelier m'ont permis de déterminer où se trouve son sanctuaire. Certes, l'atelier est truffé de caméras, mais je saurai me faufiler. J'ai l'uniforme, après tout.

L'homme au comptoir est tout sourire. Je lui tends un billet, et il se rend dans l'arrière-boutique. Quand il revient, il me remet une housse. Mon uniforme, mon laissez-passer pour l'atelier. Je repense à peine au type qui dort maintenant dans mon congélateur, probablement mort d'hypothermie à l'heure qu'il est. À partir de maintenant, le concierge, c'est moi.

Il se débat quand je le saisis par derrière. Peu importe, j'ai la poigne solide. Une bonne pression sur sa carotide, et il s'effondre. Je lui prends son billet et son

cellulaire. En principe, c'est tout. Mais j'ai envie de m'amuser un peu. Je l'installe dans ma voiture et je l'emmène dans mon antre. Il hurle à son réveil, mais je le fais taire d'un bon direct en pleine gueule. Il me supplie de ne pas le tuer, il peut me donner tout ce qu'il a, bla, bla, bla. Il m'ennuie. Je n'ai jamais bien supporté les braillards. Je déverse ma hargne sur lui. Lorsque le sang cesse de me battre les tempes, je constate que le type respire à peine. Je ne l'achève pas : je vais laisser le froid faire son œuvre. Je peux parfois être un peu cruel.

Je suis le concierge d'assez près. Il s'est changé avant de quitter l'atelier, ce qui est fort étrange. Je ne l'ai jamais vu agir ainsi depuis que j'observe les lieux de mon futur crime. Il transporte son uniforme dans une housse. Il ne se méfie de rien. Il n'est pas comme les autres membres de l'entourage de ma victime, qui regardent toujours derrière eux. Lui, il ne fait pas de détours pour s'assurer que personne ne le suive. Il va droit au but : la boutique d'un nettoyeur. Je l'attends dès sa sortie.

Parfois, dans le monde interlope, on joue de chance. Aujourd'hui, c'est le cas. Je surveillais l'atelier quand je l'ai aperçu. On ne le voit pas souvent. Il ne vient faire son tour que lorsque l'appareillage fait défaut dans l'atelier. Il est le seul à porter cet uniforme, le seul à avoir accès à tous les recoins de l'atelier. Le seul à qui on ne pose pas de questions. Il est le concierge, celui dont je souhaite revêtir l'uniforme pour me fondre dans l'ombre.

On dit que l'habit ne fait pas le moine mais, pour commettre un crime sans se faire prendre trop rapidement, je dirais que l'habit aide grandement. Je dois trouver un moyen de me fondre dans le décor, de passer inaperçu dans l'atelier. Si je passe devant une caméra, aucune alerte ne doit se déclencher. Je dois être incognito, bien dans ma peau ! Il ne fait aucun doute : je dois incarner un des membres de l'entourage de ma victime dont les allées et venues n'intéressent personne.

Troisième partie – *Nathalie Bourgeois*

Pour que mon plan fonctionne, ma préparation doit être sans faille. Je suis un être organisé, méthodique. Il faut dire que ces qualités sont indispensables dans la profession que j'ai choisie. J'ai noté pendant plusieurs jours ses allées et venues, chronométrant à la minute près ses habitudes. Je me suis remis à la course à pied afin d'augmenter ma résistance cardiaque. J'ai regardé, étudié, échafaudé plusieurs scénarios, pensé aux moindres détails afin d'éviter les mauvaises surprises. C'est fou comme un grain de sable peut devenir une avalanche qui détruit toutes les meilleures machines.

Je me suis fait prendre dans un engrenage dont moi seul, finalement, suis la seule victime. On m'a promis mille choses. Maintenant, je suis confronté à mon destin. Que je suis naïf ! Ma situation actuelle ne me laisse guère le choix. Agir ou périr. Quelle ironie.

Je quitte mon appartement avec un sentiment de vide, rempli d'une inquiétude constante. Je me retourne afin de photographier du regard ce lieu qui m'est cher. Peut-être que je ne reviendrai pas ici, qui sait ?

Le temps. Toujours cette dynamique qui ouvre et ferme des horizons. Elle donne des possibilités au monde et réduit mon univers. Je n'aurais jamais cru que mon invention se retournerait contre moi et de surcroît, que mon ancien collaborateur vienne réduire mes efforts à néant. Je n'ai plus que mes propres ressources car du côté légal, mon ex-partenaire m'a vraiment roulé.

L'horloge qui prolonge le temps, si précise, une horloge à l'image de la montre molle de Dali. Nous étions deux concepteurs. Au départ, l'horloge devait servir par sa précision, à prédire les éruptions volcaniques ou étudier le réchauffement climatique. Mais l'ambition prend quelquefois des sentiers tortueux et inattendus. Une offre alléchante, beaucoup d'argent et voilà l'œuvre de ma vie qui se retrouve dérobée, souillée, dans des mains criminelles.

Pourquoi diable le meilleur côtoie le pire ? J'avais confiance et j'avais le vent dans les voiles. Nous étions jeunes, beaux, intelligents et nous avons surtout le temps entre nos mains. Notre collaboration allait de soi. Nous avons de grands projets, de grandes ambitions. Et me voilà devant la réalité : je n'ai plus le choix. Lui ou moi. Ce sentiment de trahison qui pousse au crime...

Nous croyions tout savoir. Mais c'est quand on croit tout contrôler qu'on ne contrôle plus rien, finalement. Je m'en aperçois trop tard, évidemment.

La fascination, le jeu, le monde entier est un grand terrain de jeu. Conquérir un territoire de haute lutte en arrivant à ses fins tout en ayant le sentiment de la grandeur de soi. Cette idée de pouvoir était une image très forte, ancrée en moi depuis toujours. Quand on trouve un partenaire partageant les mêmes intérêts, tout devient plus facile. On a l'impression d'avoir une âme qui nous parle sans mot dire.

Depuis toujours, les solutions venaient à moi. J'étais doué et je saisis vite. Comme si la vie me soufflait les idées malgré moi. Je sentais un univers d'opportunités là où les autres ne voyaient que le néant. La facilité de manipuler les concepts était pour la majorité des gens quelque chose de déconcertant et déstabilisant. Comme si la complexité se devait d'être obligatoirement compliquée et inaccessible.

Jeune, je me souviens d'avoir lu l'histoire de Benjamin Button. Un homme qui naît vieux et qui rajeunit avec le temps tout en ayant des maladies de vieilles personnes en étant enfant. Une absurdité qui m'a allumé sur le paradoxe du temps. Tout devenait incroyablement magique lorsque je poussais l'audace de croire et de voir les réalités possibles dans ce conte, somme toute banal, à première vue. Et pourtant, que de belles possibilités. Un nouveau monde s'ouvrait sur mon existence.

Quatrième partie – Danielle Aubut

Je verse la crème et tourne la cuillère dans mon café, vers la gauche. Une, deux, trois secondes... Pourquoi toujours dans ce sens ? Quelle règle est dans mon cerveau pour que je fasse toujours ainsi depuis que je suis petit. Même chose pour la soupe. Ce matin, je me sens l'esprit aventureux, je décide de tourner vers la

droite. Voilà ! Et le décompte à l'envers, rien de moins : moins une seconde, moins deux secondes, moins trois secondes... Et c'est comme ça qu'une minuterie fabuleuse peut naître dans un esprit. Le temps étiré. C'est ce genre de refus des règles, cette ouverture vers l'infini et l'imaginaire, associée à mon amour de la minutie qui ont mené à l'horloge intemporelle. Deux élans contradictoires se battent en moi. Petit, déjà, je dévorais à la fois Alice au Pays des merveilles et les encyclopédies. Aujourd'hui je devrais maudire toute cette littérature qui a fait qui je suis !

La pluie mitraille la vitre sale pendant que grésille le bacon. Je vais manger sans cuisinière et sans appétit. Seul comme un chien. Ma femme et notre fille rigolent sans doute sur la Riviera. Quand le bateau coule, les rats quittent le navire. Les ratonnes. Regrettaient-elles parfois de m'avoir abandonné dans la tourmente ? Ou était-ce pour préserver leur sécurité ? Voyaient-elles la dualité gonfler en moi ? Et cette nuit où elle m'avait surpris, moi le doux et le minutieux, pratiquant les arts martiaux les plus meurtriers par Internet ? Ce regard qui me perce encore. Ouch !!! Une goutte de gras sur ma main. Ça brûle mais ça ne me dérange pas. Ç'est prêt. Je lève mon jus d'orange artificiel dans mon gobelet de plastique jaune acheté seconde main. Je trinque à ma journée. Et bon appétit !

Je grimace devant la glace de la salle de bain. Sale face ! Mais la repousse de barbe me va bien. Ça éloigne l'œil de ma calvitie de moine. Et de mes oreilles inégales... et mon nez croche... et les plis de ma bouche, en fait, de hauteurs différentes. Soudain je lève la main et recouvre la moitié de mon visage. Je ne vois que le côté gauche. Qui est le droit pour mon vis-à-vis, en fait. L'œil hagard, rêveur, perdu. Hop de l'autre côté... Oui, celui-ci est rusé, on peut compter sur ce regard pour les temps durs. Les temps durs qui s'étirent et rapetissent, selon ce que j'en ferai. La douleur de l'injustice qui me transperce, cela partira aussi ? Oui, si je fais œuvre d'horloger. Tout l'engrenage de ma vengeance doit être serré à la main, au tournevis. Au quart de tour. Plutôt... au millième de tour ! Dans le miroir, une horloge se superpose à mon visage. Allez, c'est le temps de nourrir l'assassin.

Je grimace devant la glace de la salle de bain. Une autre journée s'achève. Je me rassure: Tout roule, tout baigne, tout est dans les temps ? Pas si sûr. Le temps peut être traître aussi. J'ouvre la pharmacie rouillée. Je dois pouvoir dormir cette nuit. C'est important sinon je vais exploser. Je ne tiens déjà qu'à un fil. Quel fil couper ? Le fil du temps. TIC TAC TIC TAC TIC TAC. L'amalgame de pilules accumulées me rassure. J'aurai de quoi choisir le moment venu. Quand viendra la seconde où je prendrai la dose fatale ? Est-ce que je le ferai ? Est-ce que le temps me fera cette douceur qu'on décrit dans les romans, de s'étirer et de me défiler ma vie en cinémascope sous les paupières ? Je m'endors dans les bras de Morphée. On prend la douceur où on peut.

Ça fait du bien d'être à l'ouvrage, d'être en public, restreint, mais tout de même.

Après un temps, élastique cette fois, à l'ordinateur, je mets la machine libre du laboratoire public en marche. Je suis hypnotisé, fébrile. Ma hargne est indirectement

proportionnelle à l'objet qui prend forme et grossit sous mes yeux. Toute ma haine se catapulte dans un monologue, interne heureusement :

« Dans le cul le réchauffement climatique et les prévisions volcaniques, et la politique qui s'en mêle, et l'international, et les grosses poches, et la mafia scientifique, de la marde ! »

Le processus est long. Oui, le temps est relatif mais je ne suis pas patient. C'est quand l'objet est dans ma main que je doute : est-ce que je pourrai vraiment tuer ma création ? Je paye et j'empoche le fruit de mes labeurs... indécis. Qui vivra, verra, ou qui mourra, verra ! Un rire m'échappe. Je me trouve drôle. L'employé me dévisage. Je murmure *Home Sweet Home* un sourire en coin.

Les néons éclairent mes pas. Je regarde par la fenêtre du Fab Lab communautaire. Pas trop de monde. On ne me remarquera pas, surtout que je n'ai pas à demander d'aide. Quelques outils de mon métier sont là. La fine pointe de la technologie surtout. La découpe au laser, l'imprimante 3D. C'est elle qui m'intéresse. Je vais me programmer un objet pour enrayer la machine de mon invention. Je connais les paramètres, je sais exactement comment mettre du sable dans l'engrenage de notre création de génie.

Conclusion – Martin Gravel

Aujourd'hui, je me retrouve devant rien. Ma femme et mes filles m'ont quitté. Je vis dans un appartement miteux. *Tu es intelligent, tu vas te replacer, je le sais, mais je ne peux pas faire vivre ça aux filles. Tu comprends ?* Non, je ne comprends rien... je ne comprends rien à ce qui m'arrive depuis deux ans... Tout m'échappe, le sol se dérobe sous mes pieds.

Je me rappelle trop bien la journée de dévoilement de notre... de MA création. Une invention dont je voyais l'utilité pour le bien des générations futures. Mais non, on y a vu une arme de guerre. Avec l'horloge, je voulais prédire les éruptions volcaniques mais on y a vu autre chose, non pas la prédiction pour sauver les gens mais l'exploitation pour en tuer le plus possible. Je voulais réduire l'impact des changements climatiques mais non, on a vu là aussi une arme destructrice... L'utilisation des phénomènes naturels (sic) comme armes, ça donne froid dans le dos. Tous les gens présents à la vidéoconférence avaient les yeux grands ouverts, la bouche entrouverte. Ils n'ont rien compris. En fait, ils n'ont rien compris de ce que j'expliquais, ils ont compris autre chose. Tout le monde la voulait.

En tel cas où un partenaire obstrue ou cause un préjudice au développement des activités de la compagnie, et si ses actions sont claires et démontrent de la mauvaise foi, les actifs dudit partenaire seront transférés au partenaire désirant le bien de la compagnie, et qui saura développer les activités permettant à la compagnie de se développer. *Vos actifs sont donc transférés à votre partenaire.* Merci, monsieur le Juge... Merci pour rien... Fin du deuxième procès.

Mais pourquoi il a fait ce deal ? Pourquoi cette clause du contrat ? Pourquoi le juge a décidé que la situation s'appliquait à ladite clause ? *Vous ne pouvez vous objecter à la vente de la compagnie si le prix est plus du double de sa valeur, que le juge a*

dit. Mais certainement que je m’y oppose... Je ne veux pas vendre...! Fin du premier procès.

On a eu une offre. Une superbe offre. On offre de payer plus de deux fois la valeur de la compagnie. Mon partenaire capote. On sera riche. On a investi un peu au départ mais comme notre concept est une idée révolutionnaire, on peut dire que ça ne nous a presque rien coûté. Et la compagnie a pris de la valeur et pris de la valeur... et maintenant, elle vaut de l’or... et on nous offre le double ! Si on décide de vendre, on sera riche pour des générations... Mais je ne veux pas vendre... Je crains de vendre... On a créé un monstre que nous seul pouvons gérer.

Je suis de plus en plus habité de remords. Je me demande comment se sentaient les autres Oppenheimer une fois que la bombe atomique a été complétée et devenue opérationnelle...? Ont-ils réalisé le danger qui guette le monde depuis ? Je sais très bien que je pourrais faire comme mon partenaire, me dire que si ce n’était pas nous qui l’avions fait, quelqu’un d’autre l’aurait fait éventuellement... Et ainsi dormir sur mes deux oreilles. Mais je ne peux pas, ça me trouble.

Mais qu’est-ce qu’on a fait ? Qu’est-ce qu’on a créé ? On a répondu à un besoin inexistant, y a pas de besoin qui demande de faire le mal. C’est pourtant ce qu’on a créé. Faire le mal rapidement, faire le mal d’une façon inattendue, faire le mal d’une façon beaucoup trop intense. Deux jeunes ambitieux... une bonne idée : créer une imprimante démontable et transportable qu’on peut trimbaler n’importe où. Mais cette imprimante est d’une redoutable efficacité et d’une vitesse qui dépasse les bornes. Moi, j’avais en tête de faire ce projet pour aider... pour créer le bien. Construire des éléments là où l’accès est difficile, instruments médicaux, support ouvrier... ce genre de chose. Mais le financement pour le projet de recherche est venu. L’armée nous offrait un pactole pour développer notre projet. Vous n’avez qu’à vous créer une compagnie qu’ils nous disaient, divisez ça 50-50... On va vous mettre en contact avec quelqu’un...

Je me demande parfois pourquoi je suis partenaire avec lui. J’ai l’impression que les idées, c’est moi qui les aie... Quand on a besoin de solutions, c’est moi qui les trouve. C’est vrai que le côté social, c’est lui. Le côté organisationnel de la compagnie, c’est lui. Moi, ces choses-là, ça ne m’intéresse pas, c’est inutile de m’impliquer... Et je le laisse s’en occuper.

Ma fille... je te promets que je serai toujours là pour toi. Je ferai tout pour vous protéger, toi et ta mère. Il n’y a rien au monde qui pourra m’empêcher de le faire. Je suis le héros sur lequel vous pourrez toujours compter.

C’est la plus belle femme du campus et elle s’intéresse à moi. Je suis le plus chanceux des hommes. De plus, notre projet de recherche vient d’être mis à l’étude et ça augure bien.

Je crois que ma vie vient de changer, je viens de faire une rencontre vraiment intéressante.

— Salut. Moi, c’est Julien.

— Salut Julien. Moi, c'est Max.

— J'écoutais très attentivement ta présentation sur ton projet et je crois qu'on devrait travailler ensemble.

— Oh... intéressant... Je n'étais pas sûr qu'on m'écoutait.

— Ah parfois... Ça ne prend qu'une personne qui écoute pour reconnaître une bonne idée. Et je crois que tu en as une. On peut faire de grandes choses, toi et moi.

Je m'installe à la tribune pour faire mon exposé. Il n'y a pas beaucoup de monde dans la salle.

M.I.T. — Cambridge, Massachussetts

D É B U T